

Rome dans un miroir

Fanny Charpentier

C'était l'été qui précédait nos vingt ans de mariage. Tu ne me voyais plus depuis longtemps. J'étais devenue pour toi un élément du décor, au même titre que les rideaux à fleurs du salon ou le petit meuble en chêne de l'entrée. Je ne sais pas si tu m'aimais encore ; j'imagine que oui : tout au fond, quelque part entre ton âme et tes souvenirs, il devait bien y avoir un reste de sentiments. Le problème était plutôt dans les couches qui s'étaient installées progressivement entre ton cœur et tes yeux. En plus de te masquer la vue, elles t'avaient rendu aveugle à tes propres sentiments.

J'avais essayé plusieurs fois d'enflammer tous ces voiles, mais sans succès. Alors, j'avais joué avec eux, cherchant tant bien que mal à m'en faire de ces parures orientales qui t'auraient rendu fou. Comme rien ne marchait, je m'étais résignée. Nous errions l'un à côté de l'autre, conjoints mais non plus amants.

Chaque soir, après avoir jeté tes clés et ton portefeuille sur le petit meuble de l'entrée, tu entrais dans le salon et tirais les rideaux. Le rituel, immuable, annonçait le début du récit de tes histoires de travail, destiné à une épouse invisible mais efficace. Je ne comprenais rien à ce que tu articulais, entre deux bouchées bien mastiquées, mais cela n'avait aucune importance. Tu n'attendais de moi qu'une tête légèrement inclinée, qui oscillerait de temps en temps, en signe d'écoute. Même si je n'avais rien d'exaltant à dire, j'aurais aimé ne pas avoir l'impression que tu voulais remplir tout l'espace. J'aurais aimé sentir que je pouvais laisser mon corps crier, réclamer son

dû : des caresses, ne serait-ce qu'un geste, au moins un regard. La petite quarantaine, c'est si jeune pour devenir un fantôme...

C'est alors que cette chanson a commencé à jouer sans cesse à la radio et à faire des boucles dans mon cerveau : «Week-end à Rome». Je la fredonnais à ton égard, comme une invite à m'emmener là-bas où, à en croire les soupirs des choristes de Daho, il fait plus chaud et où la vie est plus douce. Mais tu faisais semblant de ne pas entendre, ni la voix sucrée du chanteur ni mes murmures. J'avais pourtant tellement envie que «tous les deux sans personne, tu coïnces ta bulle dans ma bulle».

Le petit jeu a duré tout l'été, le temps d'un succès. Puis, tout en rangeant mes jupes légères dans la malle qui monterait au grenier, j'ai mis de côté, quelque part entre mon cœur et mon esprit, la mélodie et mes désirs de *dolce vita*. Je n'y suis plus revenue devant toi.

Par contre, bien au chaud au fond de moi, la petite musique s'amplifiait, grandissait, prenait toute la place. Je l'avais toujours dans l'oreille, comme un acouphène, mais bien plus agréable. Peu m'importait que tu ne me regardes plus, que tu n'écoutes pas les cris de mon corps, que tes histoires soient soporifiques, que je sois transparente à tes yeux. Je n'attendais plus quoi que ce soit de ta part. J'étais remplie d'un nouveau bonheur.

Chaque matin quand tu partais, mais aussi chaque soir, lorsque tu commençais à débiter tes histoires lénifiantes de Truc ayant dit Ceci lors de la réunion Machin, je guettais le murmure. Et il venait, jamais il ne manquait à l'appel. Très vite, le son devenait plus clair, les mots plus précis. Alors, d'un coup, je partais.

Oh, pas très loin, juste à deux heures de vol. Un saut de puce en avion et je débarquais sur le sol de l'aéroport de Fiumicino. J'étais une autre, une de ces belles femmes que l'Italie seule sait donner. Mes cheveux étaient longs et sombres, retenus par un foulard de soie aux couleurs chatoyantes. Mes yeux étaient évidemment cachés par d'immenses lunettes de soleil noires. Ma bouche bien ourlée—peinte d'un joli rouge—, mes bas légèrement fumés —à couture—, mon imper mastic—serré à la taille —, faisaient de moi une héroïne de film, la maîtresse

du gangster. De ma voix un peu cassée, je demandais au chauffeur, venu m'attendre sur le tarmac avec une berline aux vitres teintées, de m'emmener à l'Hôtel Cortina. Et dans ma chambre, la numéro douze, celle qui donne sur la Piazza della Republica, j'attendais mon amant. Le cœur battant, tremblant de savoir s'il viendrait ou pas. Je les maudissais, lui et ses trafics, son code d'honneur suranné, ses *bold-up* fumants. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer le bruit des armes, les cris des policiers et le sang noir sur les pavés blancs. On y arriverait, un jour, et mes lunettes de soleil, aussi immenses soient-elles, ne pourraient cacher mes larmes.

Quand j'entendais enfin son pas lourd dans les escaliers, mon cœur s'emballait davantage. Il allait me rejoindre dans un instant mais ces quelques moments d'attente supplémentaires m'étaient insupportables. D'autant plus que mon rêve n'allait jamais au-delà de ce bruit de pas. Comme si le fait de donner un visage à cet homme l'avait trahi irrévocablement. Ou parce que je craignais que malgré le peu d'attention que tu me montrais, tu forces la porte de l'hôtel et de mes rêves.

Lorsque ce mercredi d'octobre, la pluie est tombée au moment où tu m'envoyais un message m'annonçant que tu rentrerais tard, ma décision a été irrévocable : j'irais me perdre dans les ruelles, flâner au Colisée. Je courrais au milieu de la Place Saint-Marc pour faire fuir les pigeons haut dans le ciel bleu ; je jetterais mes *cents* dans les fontaines, formulant des vœux à m'en faire tourner la tête. Je louerais une vespa et au milieu de ma balade, je m'attablerais à une terrasse, pour siroter un martini en me laissant doucement enivrer, de vin cuit et de soleil. Les hommes me parleraient avec les mains en me mangeant des yeux, ils auraient la voix grave, mais les moments avec eux seraient tout en légèreté. Ce serait le début de ma nouvelle vie. Une vie sans toi mais pleine de moi, pleine de tout ce que j'ai tu pendant des mois ou peut-être des années.

J'ai mis Dahò sur mon lecteur MP3, préparé ma valise et appelé un taxi. J'étais certaine de ma chance : je trouverais un vol sans problème et la chambre douze de l'Hôtel Cortina serait libre. Je suis descendue en talons hauts, imper noir et coiffée d'un foulard. Mes cheveux étaient toujours blonds et je n'avais

pas trouvé de vrai rouge à lèvres dans mes tiroirs, mais peu importe: j'entrais doucement dans mon rêve. Comme dans un film, j'ai pris le tube de rose «Chanel 12» et j'ai écrit sur le frigo: «Je t'écrirai. *Ciao*».

Il faisait plein soleil sur Rome et j'ai fait tout ce que j'avais prévu: jeter mes vœux dans la fontaine de Trévi en me prenant pour Anita Ekberg, me sentir libre comme les pigeons de Saint-Marc, regarder les vieilles pierres et m'imaginer maîtresse d'un empereur, sillonner la ville en scooter comme si j'étais Audrey Hepburn en vacances romaines, boire du Martini en flirtant et croquer dans l'olive comme dans le fruit du péché.

Et lorsque je rentrais dans ma chambre numéro douze, j'attendais le bruit des pas de mon homme. Des jours et des jours ont passé, le rêve se déroulait toujours sur fond de Dahò et s'achevait en points de suspension. Et puis une nuit, malgré mes cheveux teints en noir et ma bouche désormais rouge, la porte s'est ouverte et, dans mon rêve, c'est à toi qu'elle s'est ouverte.

Je t'ai écrit, comme je l'avais promis. Je t'ai donné rendez-vous dans cette chambre, vingt ans jour pour jour après t'avoir dit oui en l'Eglise des Anges. J'ai essayé de t'expliquer que j'avais choisi ce dont j'avais besoin pour me sentir exister à nouveau. Que Rome était ma vie. Le reste t'appartenait. Y compris le choix d'en faire ou pas partie.

Quand j'ai entendu les pas dans l'escalier, j'ai su que c'était les tiens. Mon cœur, qui battait à m'en rompre la poitrine, les aurait reconnus entre mille. Tu as ouvert la porte et j'ai vu que tu hésitais à me reconnaître: où était la blonde éthérée, transparente, que tu avais un jour aimé? Mais tu as enfoui ton nez dans mon cou et tes larmes me faisaient du bien, elles nous remettaient sur le même pied d'égalité.

Au petit matin, Dahò s'était tu et j'ai espéré que, cette fois, nous mettions toutes les chances de notre côté. En t'entraînant à la découverte de ma ville, j'ai croisé le reflet d'un panneau routier dans une vitrine et j'y ai cru: Roma est quasiment le palindrome d'Amore.